

Article

« La page féminine des grands quotidiens montréalais comme lieu de sociabilité littéraire au tournant du xx^e siècle »

Chantal Savoie

Tangence, n° 80, 2006, p. 125-142.

Pour citer cet article, utiliser l'information suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/013549ar>

DOI: 10.7202/013549ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

La page féminine des grands quotidiens montréalais comme lieu de sociabilité littéraire au tournant du xx^e siècle¹

Chantal Savoie, Université Laval

L'auteur propose d'interroger des sociabilités imaginées propres aux femmes de lettres canadiennes-françaises telles qu'elles se donnent à lire dans les journaux et les périodiques du tournant du xx^e siècle. Plus spécifiquement, l'étude porte sur la communauté littéraire imaginaire que construisent les femmes de lettres en analysant la liste des auteurs les plus souvent recommandés par Joséphine Marchand, Françoise (pseud. de Robertine Barry), Gaétane de Montreuil (pseud. de Georgina Bélanger) et Madeleine (pseud. d'Anne-Marie Gleason) dans les différents périodiques et journaux dans lesquels elles signent leurs chroniques. Ce palmarès offre une perspective inédite sur la culture commune de l'époque. Outre qu'il permet de constater d'importantes distorsions entre les auteurs-vedettes et notre perception des auteurs qui comptent pour l'époque, des résultats préliminaires permettent de poser l'hypothèse que sous l'apparent conformisme moral et social des suggestions de lecture, les femmes de lettres construisent une communauté littéraire au féminin susceptible de faire admettre certaines pratiques littéraires des femmes sans heurter de plein fouet l'idéologie dominante.

-
1. Je remercie le Conseil de recherche en sciences humaines du Canada pour son appui au projet « La naissance de la critique littéraire au féminin » (CRSH 2002-2005), ainsi que toutes les auxiliaires qui ont collaboré à cette recherche : Manon Auger, Claudia Raby, Roxanne Roy et Kathleen Tourangeau. Cet article reprend les résultats de recherche présentés lors de communications dans deux colloques : « Mentorat public et expertise littéraire des femmes au tournant du xx^e siècle : "Moins d'encens et plus de bon sens" », colloque *Les premières femmes de lettres et la culture de l'imprimé*, Université McGill, 12 novembre 2004 ; et « La communauté littéraire imaginaire des femmes de lettres au tournant du xx^e siècle », colloque *Sociabilités imaginées*, ACFAS (Chicoutimi), 9 mai 2005.

Un salon littéraire public

L'émergence des pages féminines dans les grands quotidiens et la naissance de magazines féminins permettent à plusieurs femmes de lettres de faire leur entrée dans la sphère publique en signant les chroniques de différents périodiques. De cette vaste production hétérogène se détachent de nombreux écrits portant spécifiquement sur la littérature et c'est dans ces circonstances que peut se mettre progressivement en place une expertise littéraire féminine. Si dans le contexte d'une étude plus vaste, j'aborde dans son ensemble le phénomène de la naissance, au tournant du xx^e siècle, d'une compétence littéraire au féminin, je souhaite ici examiner un aspect plus circonscrit, en l'occurrence le rôle des rubriques du courrier des lecteurs dans l'univers des lettres féminines. La nature, les modalités et les usages de ces « réponses aux correspondants » méritent en effet qu'on s'y arrête, autant pour mieux cerner l'espace occupé par la littérature dans les grands quotidiens et dans l'espace social, que pour comprendre les stratégies qui permettaient aux femmes de s'insérer dans l'espace public et littéraire au tournant du xx^e siècle. La richesse de cette rubrique peut en effet permettre d'éviter commodément de nombreux écueils auxquels se heurtent les recherches sur l'histoire littéraire des femmes, tant en ce qui concerne l'accès aux sources qu'en ce qui a plus précisément trait à la question de la marginalité de certaines pratiques ou aux impasses littéraires auxquelles plusieurs stratégies ont conduit.

Les recherches que j'ai menées jusqu'ici et qui concernaient les pratiques associatives et la sociabilité des femmes de lettres entre 1895 et 1918 ont notamment montré les difficultés éprouvées (et parfois surmontées) par la première génération de femmes de lettres canadiennes-françaises dans l'établissement, puis le maintien d'un réseau féminin lettré doté d'une certaine légitimité. Sur le plan des associations formelles par exemple, force a été de constater que, d'une part, les archives ne documentaient l'existence d'aucun regroupement spécifique d'écrivaines au cours des premières décennies du xx^e siècle, et que, d'autre part, la présence des femmes se faisait discrète (et parfois *discrète* est franchement un euphémisme) au sein des associations mixtes ou « masculines », surtout avant les années 1920. Les femmes de lettres ont alors établi leurs réseaux officiels au sein de vastes regroupements féminins à l'échelle nationale et internationale (le Conseil national des femmes du Canada et la Fédération nationale Saint-Jean-Baptiste), regroupements au sein desquels le front commun pour

faire reconnaître l'action féminine l'emportait largement sur les préoccupations plus spécifiquement culturelles ou littéraires².

En m'intéressant ensuite aux aspects moins formels des pratiques associatives, et en particulier aux modes de sociabilité des femmes de lettres et aux réseaux qu'elles entretenaient avec leurs correspondantes françaises dans la foulée de l'Exposition universelle de 1900 à Paris, j'ai constaté d'autres types de difficultés, notamment celles qu'elles avaient éprouvées à faire valoir tout à la fois l'orthodoxie morale et la légitimité sociolittéraire des différentes relations établies et entretenues³. Dans les deux cas, celui de l'analyse des associations et celui de l'étude des réseaux de sociabilité, les relations ont été fécondes, elles ont laissé des traces et produit des résultats, mais dans les deux cas également, elles ont abouti à des impasses littéraires, dans la mesure où le capital socioculturel des femmes de lettres n'a pu être converti que très partiellement en légitimité dans la sphère littéraire. Dans le cas des associations officielles, l'impasse littéraire a en quelque sorte consisté à (devoir) prioriser l'action nationale afin de faire des gains dans une perspective féministe. En ce qui concerne le réseau de sociabilité international, la nécessité de s'intégrer à des réseaux littéraires sans nuire à leur crédibilité morale a conduit les femmes de lettres à maintenir des contacts avec des milieux plus dominés du champ littéraire.

Or ces difficultés et ces impasses sont en partie imputables à l'accessibilité des sources, qui permettrait sans doute d'établir un bilan bien différent, mais également aux façons d'interroger la documentation dont nous disposons par ailleurs. Si les tentatives de faire l'histoire des lettres féminines en réutilisant les mêmes outils pour labourer le même champ que celui de leurs confrères masculins ont souvent mené à des impasses, on gagne peut-être à chercher ailleurs et autrement. Je propose ici de sonder la validité de l'hypothèse voulant que les pages féminines des grands quotidiens,

-
2. Voir, à ce sujet, mon article « Des salons aux annales : les réseaux et associations des femmes de lettres à Montréal au tournant du xx^e siècle », *Voix et Images*, Montréal, n° 80 (*La sociabilité littéraire*, dossier sous la direction de Pierre Rajotte), printemps 2002, p. 238-253.
 3. Je renvoie ici à mon article « L'Exposition universelle de Paris (1900) et son influence sur les réseaux des femmes de lettres canadiennes », *Études littéraires*, Québec, vol. 36, n° 2 (*Les réseaux littéraires France-Québec au début du xx^e siècle*, dossier sous la direction de Gérard Fabre et Denis Saint-Jacques), automne 2004, p. 17-30.

et plus précisément l'espace du courrier et autres réponses aux questions de lecteurs, constituent un lieu de sociabilité imaginaire qui trace les contours de nouvelles sociabilités littéraires, et que ces nouvelles pratiques dérivent d'anciennes, bien connues, et s'adaptent à l'espace public du journal.

Les pages féminines des journaux au tournant du xx^e siècle peuvent en effet être envisagées comme un avatar moderne, populaire et public, du salon littéraire. Bornons-nous pour l'instant à souligner le fait que le contenu des pages féminines, de même que leur structure, n'est pas sans rappeler les salons littéraires français du xvii^e siècle, tels que les décrit Alain Viala dans *Naissance de l'écrivain* : la littérature n'y occupe qu'une place parmi un ensemble de mondanités et ils sont structurés autour d'une personnalité féminine forte détenant peu de capital scolaire, mais disposant, en revanche, d'un important capital social et d'une maîtrise de l'art des belles manières⁴. Dans cette perspective, le « Royaume des femmes », page féminine de *La Patrie*, et la page « Pour vous mesdames » dans *La Presse*, et qui plus est le courrier des lecteurs, avec leur juxtaposition d'échanges littéraires et de conseils d'étiquette, constituent un nouveau type d'espace de sociabilité, une sociabilité qui emprunte la voie de l'écriture et qui se donne à lire dans l'espace public.

Partie intégrante des pages féminines de plusieurs quotidiens à grand tirage, ces réponses aux correspondants forment un type de rubrique qui connaît un immense succès au tournant du xx^e siècle, et cette correspondance publique dans les grands quotidiens est signée exclusivement par des femmes de lettres. Si cet espace est en quelque sorte l'ancêtre du « courrier du cœur », la rubrique est loin de restreindre sa portée aux seules affaires sentimentales. La littérature fait très régulièrement l'objet de questions des lecteurs, souvent à raison de plusieurs lettres par semaine. Les questions qu'on pose à Fanchette [pseudonyme de Robertine Barry] (*La Patrie*, 1897-1900), à Gaétane de Montreuil [pseudonyme de Georgina Bélanger] (*La Presse*, 1899-1903) et à Madeleine [pseudonyme d'Anne-Marie Gleason] (*La Patrie*, 1900 à 1904⁵) au sujet de la littérature sont de plusieurs ordres : on leur demande des suggestions de livres « recommandables » ; on veut savoir si cer-

4. Alain Viala, *Naissance de l'écrivain*, Paris, Minuit, 1985, p. 135.

5. En 1904, Camille [pseudonyme d'Alice Lanctôt] prend la relève. Par ailleurs, les questions littéraires sont moins fréquentes.

tains ouvrages ou certains auteurs sont à l'Index, on s'enquiert de l'endroit où se procurer divers imprimés ; on sollicite leur opinion sur la qualité d'une œuvre. Enfin, les lecteurs envoient aux chroniqueuses leurs écrits, signés d'un pseudonyme, que celles-ci commentent et publient parfois lorsqu'elles en jugent le mérite suffisant.

C'est à ce double mentorat bien particulier des chroniqueuses (qui concerne d'une part l'écriture et de l'autre la lecture) et au rôle qu'il joue dans l'évolution des pratiques littéraires canadiennes-françaises que nous nous intéressons principalement dans cet article. Dans un premier temps, nous proposons l'esquisse d'une analyse des conseils littéraires que prodiguent les femmes de lettres, notamment en regard des postulats et des valeurs littéraires qui les sous-tendent, mais aussi de la place qu'ils occupent dans l'acquisition d'une expertise littéraire chez les chroniqueuses elles-mêmes. Dans un second temps, ce sont les recommandations de livres et d'auteurs qui feront l'objet d'une analyse fondée sur l'ensemble des données recueillies, lesquelles forment un corpus volumineux offrant une vue inédite sur la culture commune de l'époque.

Portrait de groupe avec mentor

Tracer un portrait des lecteurs et des lectrices qui sollicitent l'avis et les conseils littéraires des chroniqueuses n'est certes pas aisé⁶. Les lettres sont signées de pseudonymes et il est difficile d'en déduire avec précision le sexe des correspondants. Chose certaine, des hommes et des femmes s'impliquent dans ces échanges et les proportions varient selon qu'ils posent une question ou sollicitent un avis à propos de leur texte. On note, par exemple, que davantage de textes soumis dans l'espoir d'obtenir des commentaires sont signés d'un pseudonyme masculin⁷. Autre élément à caractère sexué : les conseils de lecture les plus souvent sollicités concernent les lectures pour jeunes filles⁸. Enfin, certains pseudonymes

6. Nous savons que Françoise, dans *La Patrie*, ne répondait qu'aux abonnés du journal, que c'est en quelque sorte le droit d'entrée dans son cercle élargi. On peut penser qu'il en est de même pour Gaétane de Montreuil à *La Presse*, ainsi que pour Madeleine à *La Patrie*, mais rien ne permet de l'attester pour l'instant.

7. Nous évaluons la proportion à 35 % d'hommes, 29 % de femmes et 37 % d'inconnus.

8. La tendance est commune aux trois chroniqueuses, mais les proportions varient. Et les journaux où elles écrivent sont publiés à Montréal.

reviennent plusieurs fois et donnent l'impression d'une amorce de dialogue entre la chroniqueuse et ses correspondants. Il est difficile d'évaluer avec précision la part d'échanges entre les chroniqueuses et leur cercle d'interlocuteurs qui concerne la littérature. Nous avons toutefois constaté que les sujets littéraires étaient présents chaque semaine.

La dimension la plus étonnante des échanges littéraires dans les « réponses aux correspondants » est assurément celle des sollicitations de conseils et d'appréciations littéraires. Les commentaires formulés par les chroniqueuses se divisent d'abord en deux grandes catégories : l'encouragement et la dissuasion. Si le principal objectif des femmes de lettres est d'aider les auteurs en herbe à retravailler leur texte, observons aussi qu'elles répondent explicitement à plusieurs qu'ils feraient mieux de s'occuper à d'autres loisirs. Mais lorsqu'un texte retient leur attention, le conseil que les femmes de lettres prodiguent avec le plus de régularité est l'exhortation au travail. Il est ainsi très rare que les chroniqueuses ne suggèrent pas à leurs interlocuteurs et interlocutrices d'améliorer les textes soumis. Le mot d'ordre général semble être celui du très classique Boileau, cité d'ailleurs, directement, indirectement ou incorrectement, à de nombreuses reprises : « Vingt fois sur le métier remettez votre ouvrage :/Polissez-le sans cesse et le repolissez⁹. » Se profile donc d'entrée de jeu une conception de la littérature qui repose sur le travail, la maîtrise de cet art s'obtenant par la pratique, position évidemment à l'opposé de celle qui associerait la qualité littéraire au génie ou à l'inspiration. Si la littérature est un art auquel on s'exerce et qui s'apprend, de quelle nature est ce travail ? Sur quels aspects du texte doit-il porter ? Ici, les positions des trois chroniqueuses varient, de sorte qu'il apparaît pertinent de les présenter individuellement.

Les conseils semblent, d'une part, largement orientés par les genres littéraires desquels relèvent les textes qui sont soumis. Si Françoise et Gaétane de Montreuil commentent surtout des poèmes, elles ont chacune leur marotte. Chez Françoise, domine nettement l'importance des règles de versification, qui constituent le critère esthétique par excellence : « votre poésie pêche trop contre les règles établies au Parnasse¹⁰ », « je ne puis faire publier

9. Nicolas Boileau, « Art poétique », chant I, v. 172-173, dans *Œuvres complètes*, édition préparée par Françoise Escal, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1966, p. 161.

10. Françoise, « Réponses aux correspondants », *La Patrie*, 26 février 1898.

vosre poésie, il y a des fautes de prosodie¹¹ », etc. Gaétane de Montreuil, tout en partageant dans une large mesure le jugement de Françoise au sujet de la versification et en y ajoutant le respect des règles grammaticales, entreprend pour sa part de faire la chasse aux lieux communs. Il ne suffit plus de versifier correctement ni de respecter la norme grammaticale, encore faut-il éviter de faire trop souvent rimer amour avec toujours : « pas assez original¹² », « [la forme n'est] pas neuve¹³ », etc. Elle s'avère en outre la spécialiste pour débusquer les chevilles dans les poèmes : « Votre piécette a quelque mérite et surtout celui de contenir une pensée : c'en est un cela, vous savez tant de vers ne renferment que des rimes¹⁴. » Enfin, Madeleine, quant à elle, n'hésite pas à affirmer que la poésie n'est pas dans ses compétences et se pose en spécialiste de la prose. Son conseil le plus fréquent concerne l'originalité et la recherche d'une voix personnelle : « écrivez pour vous-même et débarrassez votre style de toutes les images poétiques, soyez simple et naturelle. Ne visez pas le grand genre¹⁵ » ; « jetez la bride sur le cou à votre imagination et laissez galoper¹⁶ » ; « évitez les choses trop usées¹⁷ », etc.

Ces quelques exemples des conseils les plus souvent formulés par les femmes de lettres et qu'elles publient entre 1897 et 1904, c'est-à-dire sur une période de temps très courte, nous mettent cependant sur la piste d'un changement dans la conception de la littérature, qui évolue en quelque sorte depuis la quête de conformité à la quête d'une parole propre.

Légitimité des lectures

Les questions les plus fréquentes que les lecteurs adressent aux chroniqueuses concernent le degré de légitimité d'une lecture. Deux types de formulations sont utilisés par les correspondants afin de s'assurer du caractère licite de leurs lectures. D'une part, la question directe concernant un auteur ou une œuvre dont la

11. Françoise, « Réponses aux correspondants », *La Patrie*, 23 avril 1898.

12. Gaétane de Montreuil, « Petite correspondance », *La Presse*, 6 décembre 1902.

13. Gaétane de Montreuil, « Petite correspondance », *La Presse*, 14 février 1903.

14. Gaétane de Montreuil, « Petite correspondance », *La Presse*, 26 août 1899, p. 11.

15. Madeleine, « Réponses aux correspondants », *La Patrie*, 30 mars 1901.

16. Madeleine, « Réponses aux correspondants », *La Patrie*, 13 avril 1901.

17. Madeleine, « Réponses aux correspondants », *La Patrie*, 22 février 1902.

chroniqueuse a fait état dans sa rubrique; d'autre part, une sollicitation libre, du type: quels sont les meilleurs auteurs français contemporains? D'entrée de jeu, notons que la formulation des questions ne permet pas de départager l'intérêt plus proprement littéraire de la légitimité morale des lectures. Mais ces questions adressées aux femmes de lettres révèlent néanmoins un déplacement de l'autorité qu'on sollicite et à laquelle on accorde le droit de nous renseigner. Si c'est évidemment toujours l'Église qui détermine quelles œuvres et quels auteurs sont à l'Index, ce n'est plus Monsieur le curé qu'on interroge pour le savoir. En ce sens, les femmes de lettres jouent ici un rôle qui s'apparente à celui de la bibliothécaire, une bibliothécaire dont la particularité est qu'on pouvait la consulter de manière anonyme.

Sur le plan plus proprement littéraire toutefois, la prépondérance de ces questions de légitimité et la présence de la validité éthique sur la qualité littéraire dans le choix des œuvres à lire révèlent l'hétéronomie des critères de sélection des œuvres littéraires, du moins pour les lecteurs des grands quotidiens. Il faut cependant noter que la caution, avant tout morale, que donnent les femmes de lettres par leurs suggestions n'est pas en décalage avec leur époque, où le critère de respectabilité morale prédominait encore, même en matière littéraire¹⁸. Du reste, les chroniqueuses ne sont pas toujours parfaitement en phase avec l'éthique cléricale officielle, même si, en bonnes médiatrices, elles en diffusent les préceptes. Gaétane de Montreuil, un peu lasse dirait-on de répondre à autant de questions au sujet de l'Index, tente d'épuiser la question une fois pour toutes en publiant la liste des œuvres et des auteurs interdits¹⁹. Mais les chroniqueuses soulignent à l'occasion leur scepticisme: « Je vous dis sincèrement que je ne trouve pas de mal dans la lecture de ce poème, mais vous commettez toujours en le lisant le péché de désobéissance, puisque l'Église en a défendu la lecture²⁰ ». En outre, Françoise écarte parfois des auteurs que l'Église admet, notamment Paul Bourget,

18. Comme l'affirment les membres du collectif qui signent le cinquième tome de *La vie littéraire au Québec* (sous la direction de Denis Saint-Jacques et Maurice Lemire, Québec, Presses de l'Université Laval, 2005, p. 437): « Au-delà de certaines exceptions, la critique littéraire continue de manière générale [au cours des années 1895 à 1918] d'être morale; elle s'attache à des principes moraux pour juger les œuvres [...] »

19. Gaétane de Montreuil, « Pour vous mesdames », *La Presse*, 21 octobre 1899, p. 17.

20. Françoise, « Réponses aux correspondants », *La Patrie*, 9 avril 1898.

dont elle juge que « plusieurs [œuvres] sont mauvaises²¹ », de même qu'elle déconseille certains classiques qu'elle juge « beaucoup trop obscènes pour les mettre dans les mains de la jeunesse²² ». Si la conformité et l'orthodoxie dominent, on constate néanmoins que l'autorité cléricale en matière littéraire n'est plus absolue.

Enfin, soulignons que si ces réponses aux correspondants, que rédigent ces femmes de lettres pour les principaux quotidiens montréalais entre 1897 et 1904, offrent une perspective privilégiée sur plusieurs aspects de la vie littéraire canadienne-française, la forme même des échanges limite considérablement les conclusions qu'il est possible d'en tirer. En premier lieu, rappelons que seules les réponses sont publiées, si bien que la journaliste dispose ainsi d'une marge de manœuvre qui lui permet de répondre en partie publiquement, et en partie « privéement » à ses correspondants, même dans cet espace éditorial public. Tout l'art des réponses discrètes, notamment en ce qui concerne les ouvrages à l'Index (« les auteurs que vous me nommez n'ont pas d'œuvres assez recommandables²³ »), suggère un discernement plus subtil que celui que donnent à voir les réponses explicites. Ce type de discours montre la persistance des limites assignées à la tolérance, sans qu'on puisse toutefois les tracer clairement.

Panthéon de la sociabilité imaginée

Une fois ce rapport à la légitimité explicite, nous avons compilé les données qui constituent la « partie immergée » de la liste des œuvres recommandées (c'est-à-dire toutes les occurrences d'auteurs ou d'œuvres cités dans les pages féminines) et sommes arrivée à un palmarès qui trace les contours d'un corpus moyen situé au confluent des préoccupations des chroniqueuses, des goûts des lectrices et des convenances sociales régissant le discours public sur la lecture féminine.

21. Françoise, « Réponses aux correspondants », *La Patrie*, 22 janvier 1898.

22. Françoise, « Réponses aux correspondants », *La Patrie*, 5 mars 1898.

23. Françoise, « Réponses aux correspondants », *La Patrie*, 1^{er} mai 1897.

| Auteur | Fréquence |
|---|-----------|
| Laure Conan (1845-1924) | 43 |
| M ^{me} Craven ²⁴ (1820-1891) | 20 |
| Lamartine ²⁵ (1790-1869) | 14 |
| Victorine Monniot ²⁶ (1824-1880) | 12 |
| M ^{me} Lavergne ²⁷ (1823-1886) | 11 |
| Albert Lozeau (1878-1924) | 10 |
| Marie Maréchal (1831-19??) ²⁸ | 10 |
| Sully Prud'homme (1839-1907) | 10 |
| Rostand (1868-1918) | 8 |
| Zénaïde Fleuriot ²⁹ (1829-1890) | 7 |
| Louis Fréchette (1839-1908) | 6 |
| Françoise (1863-1910) | 6 |
| M ^{me} Swetchine ³⁰ (1782-1857) | 6 |
| M ^{me} de Girardin ³¹ (1804-1855) | 5 |
| M ^{me} de Sévigné ³² (1626-1696) | 5 |
| Maryan Marlitt (?-?) | 5 |
| Henri Ardel ³³ ([1863-1938]) | 5 |
| Roger Dombre ³⁴ (1859-1914) | 5 |
| Chateaubriand (1768-1848) | 5 |

-
24. Pauline de la Ferronnays [M^{me} Augustus Craven] (1820-1891), auteure de *Fleurange* (1872) et d'*Une année de méditations* (1881).
 25. Alphonse de Lamartine (1790-1869).
 26. Victorine Monniot (1824-1880). On trouve 73 entrées incluant les rééditions sous son nom dans le catalogue de la Bibliothèque nationale de France (BNF); elle est connue pour *Dieu et le prochain, ou La charité. Méditations pour une jeune fille chrétienne* (1864) et, surtout, *Le journal de Marguerite* (1861) et ses suites (plus de 10 éditions).
 27. Julie Lavergne (1823-1886). On trouve 62 entrées incluant les rééditions sous son nom dans le catalogue de la BNF; il s'agit surtout de littérature pour la jeunesse.
 28. Marie Maréchal (1831-19??). On trouve 50 titres incluant les rééditions sous son nom dans le catalogue de la BNF.
 29. Zénaïde Fleuriot (1829-1890). On trouve 108 titres incluant les rééditions sous son nom dans le catalogue de la BNF; elle est surtout associée à la littérature pour jeunes filles.
 30. Née Sofia Soymonof, elle a publié la *Correspondance du R. P. Lacordaire et de M^{me} Swetchine* (1864) et *Choix de méditations et de pensées chrétiennes* (1867). On trouve 57 entrées incluant les rééditions sous son nom dans la BNF.
 31. Delphine Gay [M^{me} Émile de Girardin] (1804-1855). On trouve 24 entrées incluant les rééditions sous son nom dans le catalogue de la BNF; il s'agit de chroniques, de pièces de théâtre en un acte à partir d'un proverbe, de poèmes, d'essais poétiques. Elle a publié *La croix de Berny* (1855) avec Théophile Gautier, Jules Sandeau et Méry.
 32. Marie de Rabutin-Chantal, marquise de Sévigné (1626-1696).
 33. Pseudonyme de Berthe Abraham, classée par Anne-Marie Thiesse dans la catégorie du « roman sentimental ou psychologique » (*Le roman du quotidien. Lecteurs et lectures populaires à la Belle Époque*, Paris, Le Chemin vert, 1984, p. 218). Prix Montyon de l'Académie française.
 34. Pseudonyme d'Andrée Sisson, née Ligerot (1859-1914).

À la lumière de l'état actuel de nos travaux, deux grandes tendances semblent se profiler. La première concerne évidemment la forte présence d'une littérature de la dévotion. Plusieurs de ces auteures et, en particulier, celles qui occupent les meilleures positions dans notre palmarès sont associées à la littérature catholique ou aux valeurs catholiques (Conan, Craven, Monniot, Lavergne, Maréchal, Fleuriot, Swetchine, Ardel). Les auteurs canoniques français (Lamartine, Sully Prud'homme, Rostand, M^{me} de Sévigné, Chateaubriand) comptent pour environ le quart de l'échantillon et demeurent ainsi minoritaires. Il n'y a évidemment rien de bien étonnant à constater la qualité avant tout morale de ce *corpus*, compte tenu du contexte dans lequel les femmes de lettres prennent la plume, surtout si l'on songe, comme je l'ai montré ailleurs, que c'est d'abord en faisant reconnaître leur compétence morale qu'elles chercheront à s'imposer, pour ensuite s'efforcer de convertir cette compétence en capital littéraire³⁵. En ce sens, les réponses aux correspondants, que les femmes de lettres rédigent toutes alors qu'elles sont en début de carrière, possèdent les mêmes attributs axiologiques que les autres textes qu'elles produiront par la suite.

La seconde caractéristique de cet échantillon, à peine camouflée et surtout partiellement recouverte par le constat de la moralité des œuvres et des auteurs recommandés, est la prépondérance des signatures féminines³⁶. Outre la conformité morale qu'elles privilégient, les femmes de lettres qui dirigent les pages féminines des journaux semblent collectivement faire le choix de donner des œuvres féminines comme modèles, chose qu'à notre connaissance, elles sont les seules à faire à cette époque. Certes, il faut voir là un moyen de promouvoir la lecture, mais aussi une stratégie qui vise à faire accepter la lecture et l'écriture des femmes.

Un mot finalement à propos des écrivains les plus souvent et les plus ouvertement proscrits de cet échantillon : il s'agit d'Alexandre Dumas, Jules Mary, Balzac, Voltaire, Sand et Zola.

35. Voir Chantal Savoie, « Françoise, Literary Critic », *Studies in Canadian Literature*, Fredericton (N.-B.), à paraître en 2006 ; et « Françoise, critique littéraire : espace éditorial et stratégies discursives », 24^e Journée d'échanges scientifiques de l'Association québécoise pour l'étude de l'imprimé (AQÉI), Université Laval, 10 octobre 2003.

36. Rappelons ici qu'Henri Ardel est le pseudonyme de Berthe Abraham, auteure de romans sentimentaux catholiques, récompensée d'un prix Montyon, et que Roger Dombre est le pseudonyme d'Andrée Sisson.

Rien de bien surprenant à cela, puisque cette liste recoupe parfaitement celle des auteurs dont les œuvres sont mises à l'Index. Certains autres, peu recommandés, paraissent acceptables sous condition et ne « doivent pas être mis entre les mains de tous », comme, par exemple, Michelet et Musset.

Comparaisons et évolutions

Esquissons maintenant une brève comparaison des réseaux littéraires imaginaires des trois principales chroniqueuses, afin non seulement de mieux départager les préférences individuelles et le consensus social à l'œuvre, mais encore d'avoir un aperçu de la façon dont les références se déploient sur un axe diachronique. Compte tenu de la place prépondérante qu'occupent les écrivaines dans la constellation imaginaire des chroniqueuses, nous avons résolu de sonder d'un point de vue comparatif ce *corpus* en particulier, que nous avons isolé pour les tableaux qui suivent. Quelques remarques concernent toutefois les auteurs masculins dont il est parfois question, surtout en fin de parcours où ils sont nettement plus présents.

Le réseau féminin imaginaire de Françoise, 1897-1900

| Auteure ³⁷ | Fréquence |
|-----------------------------|-----------|
| M ^{me} Craven | 12 |
| Victorine Monniot | 12 |
| Laure Conan | 8 |
| Marie Maréchal | 8 |
| Zenaïde Fleuriot | 5 |
| M ^{me} de Girardin | 5 |
| M ^{me} de Sévigné | 5 |
| M ^{me} Swetchine | 5 |

Sans entrer dans le détail de l'appréciation des auteures citées, dont plusieurs noms recourent ceux de la liste générale présentée plus haut, il me semble utile de relever trois tendances qui s'y profilent. En premier lieu, cette liste d'auteures les plus recommandées permet de constater que la chroniqueuse fait preuve de

37. Les auteurs masculins les plus souvent cités par Françoise sont Lamartine (10), Rostand (8), Louis Fréchet (6) et Sully Prud'homme (6).

beaucoup de constance dans ses suggestions et que sa constellation d'auteurs est à la fois cohérente et relativement circonscrite. En second lieu, sous un angle plus qualitatif cette fois, on observe que l'orthodoxie morale semble devoir garantir la légitimité littéraire, sinon se substituer à elle, pour qu'une auteure puisse figurer au palmarès. Enfin, si le choix porte plus spécifiquement sur les auteures féminines, il est intéressant de relever que les écrivaines du passé semblent favorisées par rapport aux femmes de lettres contemporaines. Cette caractéristique pourrait se comprendre comme une volonté de rattacher l'écriture au féminin à une tradition déjà bien établie, plutôt que de revendiquer la « nouveauté³⁸ » et le droit d'accéder à l'écriture pour les femmes. Le fait de s'inscrire dans une filiation, d'appartenir à une lignée contribue ainsi, d'une part, à faire connaître le passé littéraire féminin et, d'autre part, à justifier implicitement la position de la chroniqueuse comme femme qui écrit et se produit, littéralement, dans l'espace public. Qu'une seule auteure canadienne-française, Laure Conan (pseudonyme de Félicité Angers), se hisse au palmarès des favorites est un corollaire de ce recours au passé littéraire féminin, qui reste dominé par les écrivaines françaises. L'appartenance à un réseau imaginaire féminin semble ainsi supplanter la force d'identification à une littérature nationale.

Le réseau féminin imaginaire de Gaétane de Montreuil, 1899-1903

| Auteure | Fréquence |
|---------------------------|-----------|
| Laure Conan | 3 |
| Marie Maréchal | 2 |
| Zenaïde Fleuriot | 2 |
| Raoul de Navery | 2 |
| M ^{me} de Staël | 1 |
| M ^{me} Swetchine | 1 |
| Françoise | 1 |

38. La façon de construire l'histoire littéraire comme une succession de « premières » et de « nouveautés » est un topos récurrent du discours de légitimation que la critique féministe n'a cessé de dénoncer parce qu'il contribue, comme le formule Jennifer Milligan, à un « oubli littéraire organisé » qui a considérablement nui à notre connaissance du passé littéraire féminin (*The Forgotten Generation. French Women Writers of the Inter-war Period*, Londres, Berg, 1997).

D'entrée de jeu, ce tableau révèle une palette plus réduite d'auteures recommandées ou données en modèle. En outre, la fréquence à laquelle les auteures sont évoquées montre bien que cet aspect de la « Petite correspondance » de Gaétane de Montreuil n'est pas aussi développé que chez ses consœurs. Cette diminution de la fréquence des recommandations est du reste largement compensée, au sein de la page féminine de *La Presse*, par le nombre imposant de conseils d'écriture. Si Françoise et Madeleine œuvraient autant à former le public qu'à conseiller les futurs écrivains et écrivaines, Gaétane de Montreuil s'investit pour sa part bien davantage dans les conseils d'écriture : elle est moins bibliothécaire, plus pédagogue et adopte parfois le ton de l'éditrice. Si la palette des auteures recommandées ne se distingue pas vraiment de celle de Françoise, chez Gaétane de Montreuil, le parti pris féminin en fonction duquel elle s'emploie à stimuler la vie littéraire canadienne-française s'exprime moins dans la transmission de modèles que dans des adresses beaucoup plus directes et plus explicites à ses lectrices :

J'admire et je voudrais pouvoir encourager efficacement celles de nos jeunes Canadiennes qui se livrent à l'étude des lettres. Je voudrais en voir un plus grand nombre encore s'engager dans cette voie ; c'est celle qui mènera au progrès, à la grandeur de notre jeune pays. C'est par ses apôtres et ses soldats qu'une nation s'impose ; la femme possède en elle l'essence de cette double puissance³⁹.

Ce n'est pas tant la visée qui change, par rapport au travail de Françoise dans *La Patrie*, que les moyens mis en œuvre pour l'atteindre.

39. Gaétane de Montreuil, « Petite correspondance », *La Presse*, 1^{er} avril 1899.

Le réseau féminin imaginaire de Madeleine, 1901 à 1905 ⁴⁰

| Auteure | Fréquence |
|--------------------------|-----------|
| Laure Conan | 32 |
| M ^{me} Lavergne | 17 |
| Françoise | 12 |
| M ^{me} Craven | 12 |
| Ginevra | 8 |
| Henri Ardel | 8 |
| Colombine | 8 |
| Maryan Marlitt | 6 |

Un premier constat s'impose, qui n'est pas perceptible à sa juste mesure dans cet échantillon qui ne reproduit que les occurrences les plus fréquentes, et c'est celui de la différence dans la nature mais surtout dans la variété des références qui servent de conseils de lecture et de modèles littéraires. Madeleine cite et recommande un choix beaucoup plus vaste d'auteurs ⁴¹.

Le sort fait à Laure Conan devient encore plus exceptionnel dans ce contexte. Si la grande absente de la comparaison avec le palmarès de Françoise est M^{me} de Sévigné, on constate néanmoins une certaine parenté entre les deux échantillons en ce qu'ils montrent un intérêt pour les auteures européennes qui ont écrit durant la seconde moitié du XIX^e siècle. Mais l'aspect le plus éclairant de cette comparaison est certainement la présence de trois femmes de lettres canadiennes-françaises parmi les favorites : Françoise, Ginevra et Colombine. La moitié des femmes citées le plus régulièrement sont des Canadiennes françaises, alors que seule Laure Conan les représentait chez Françoise et Gaétane de Montreuil ⁴². Il s'agit d'une importante promotion d'écrivaines à la

40. Nous nous sommes limitée à la première période de l'activité de Madeleine comme chroniqueuse à *La Patrie*. Madeleine prend le relais de Françoise en 1901 et dirige la page jusqu'en 1905, date à laquelle elle interrompt sa collaboration pour quelques années, au moment où elle épouse le D^r Wilfrid Huguenin. Elle est alors remplacée par Camille. Elle reprend ensuite la direction de la page féminine de *La Patrie* en 1907. Nous traiterons donc uniquement de la première période, surtout par souci d'équilibre des *corpus* à comparer. Nous ferons néanmoins quelques allusions à la seconde période de collaboration de Madeleine, en fin de section.

41. Dont il nous est évidemment impossible ici de faire l'inventaire complet.

42. Je néglige ici l'occurrence unique du nom de Françoise au sein du palmarès de Gaétane de Montreuil, qui est certes annonciatrice de l'importance croissante des auteures canadiennes, mais que cette seule occurrence ne suffit pas à nous faire considérer comme significative.

fois compatriotes et contemporaines : en regard d'une vision de la littérature et de la place qu'y occupent les femmes, cette option révèle une insistance de plus en plus marquée sur l'ici et le maintenant au détriment d'un recours au passé littéraire.

La même tendance est d'ailleurs perceptible lorsqu'on procède à une analyse préliminaire des auteurs masculins les plus souvent évoqués, et dont je ne traite pas ici. Alors que la part masculine de l'échantillon était « naturellement » exclue lorsqu'on ne s'intéressait qu'aux occurrences les plus fréquentes, soit celles repérées cinq fois ou plus, il en va autrement chez Gaétane de Montreuil et Madeleine, qui évoquent les auteurs masculins dans les mêmes proportions. La différence entre Gaétane de Montreuil et Madeleine, à cet égard, concerne la tendance à recommander des auteurs canadiens-français. L'univers littéraire de Gaétane de Montreuil et de Madeleine est ainsi beaucoup moins centré sur les auteures féminines et, progressivement, surtout dans le cas de Madeleine, davantage sur la littérature nationale.

Il va de soi qu'il faut interpréter cette brève comparaison des suggestions de lecture des trois chroniqueuses avec prudence. D'une part, le *corpus* est à la fois limité (des tranches d'environ trois à cinq ans pour chacune des chroniqueuses) et très vaste (les occurrences sont nombreuses et hétéroclites); de l'autre, on peut toujours attribuer en partie ces différences aux personnalités et aux intérêts des chroniqueuses, quoique ce soit justement en raison de cette personnalité et de certains intérêts particuliers que ces femmes de lettres sont engagées par la presse.

Il semble néanmoins assez clair, malgré la rapidité avec laquelle j'ai dû aborder la question compte tenu du nombre très important de documents dont il est question ici, que les réseaux littéraires imaginaires des femmes de lettres canadiennes-françaises sont des indicateurs d'une culture canadienne en pleine transformation. Dans le cas précis des femmes de lettres, ce qui ressort semble indiquer le passage d'un ancrage historique destiné à valider l'écriture et la lecture chez les femmes, à une stratégie qui inscrit résolument leur accès à la culture dans la période contemporaine, que cette culture soit féminine et qu'on cherche alors à en tracer les contours (songeons à la création du prix Femina, en France, et à l'émergence du nouvel imaginaire qu'il entraîne dans son sillage⁴³),

43. Voir à ce sujet l'article de Sylvie Ducas, « Le prix Femina : la consécration littéraire au féminin », *Recherches féministes*, Québec, vol. 16, n° 1, 2003, p. 43-95.

ou qu'on veuille plutôt se dégager de références trop exclusivement féminines, comme le suggère leur dilution progressive.

Quoi qu'il en soit, il paraît évident, à la lumière des données que je viens d'évoquer, que les femmes de lettres du tournant du xx^e siècle jouent un rôle méconnu et inédit dans la valorisation de la lecture et de l'écriture. Plusieurs des chroniqueuses forment d'ailleurs clairement leur souhait de susciter des vocations et de découvrir de nouveaux auteurs. Elles précisent en outre qu'elles désirent encourager les femmes en particulier à lire et à écrire. L'espace éditorial qu'elles s'approprient pour le faire leur permettra de jouer ce rôle, ne serait-ce que de manière transitoire.

*

Au moment où paraissent les pages consacrées aux réponses adressées aux correspondants dans les différents quotidiens mont-réalais au tournant du xx^e siècle, la littérature n'occupe pas encore un espace réservé et spécialisé dans les colonnes de ces journaux. D'ailleurs, de manière générale, la spécialisation littéraire est encore embryonnaire et ce phénomène déborde largement le cadre des seuls journaux. Songeons, par exemple, que la quasi-totalité du corpus que nous avons étudié paraît avant que Camille Roy ne prononce sa célèbre conférence sur « La nationalisation de la littérature canadienne » en 1904, ou que Louis Dantin ne publie son édition d'Émile Nelligan⁴⁴. Cet état du champ littéraire canadien-français favorise les polygraphes et il semble justement que cette multiplicité des rôles et des sujets abordés définisse l'un des aspects de la posture qu'adoptent nos femmes de lettres en rédigeant leurs réponses aux correspondants. Elles étaient en effet, du haut de leur tribune médiatique, tour à tour bibliothécaire, professeure, critique, editrice, publicitaire, à une époque où à peine l'une de ces quatre professions, celle d'enseignante, existait réellement.

44. Louis Dantin, *Émile Nelligan et son œuvre*, Montréal, Librairie Beauchemin, 1903 (sur la page de titre) et 1904 (sur la couverture). C'est dans ce livre, publié en février 1904, qu'on trouve une longue préface (déjà publiée en une première version en sept tranches dans *Les Débats*, Montréal, entre le 17 août et le 28 septembre 1902) qui est, ici, la première analyse détaillée d'une œuvre. Françoise a bien connu le jeune poète avant l'internement (août 1899), Madeleine l'a bien connu durant l'internement, les deux femmes étant d'abord des amies de sa mère.

L'analyse de la page féminine conçue comme salon littéraire et, plus précisément, l'amorce d'une étude de ces « réponses aux correspondants », en dépit des limites que j'ai posées en ce qui concerne les statistiques que l'on peut en tirer et en dépit aussi des lacunes de l'appareil critique que les commentaires littéraires font apparaître⁴⁵, révèlent à mon avis le moment où le cumul des rôles littéraires est le plus dense dans le *corpus* de l'émergence d'une expertise lettrée au féminin. Si les critiques littéraires que publieront plus tard les trois femmes de lettres dont il a été question ici, notamment celles de Françoise dans son *Journal*, celles de Gaétane de Montreuil dans *Pour vous mesdames* et celles de Madeleine dans *La Revue moderne*, témoignent d'une compétence beaucoup plus affirmée et d'une autorité mieux assumée quelques années plus tard, le contexte dans lequel ces textes sont publiés, surtout pour les premiers magazines qui s'adressent spécifiquement aux femmes, est très différent. Les périodiques féminins n'offrent aux femmes de lettres qu'une visibilité limitée lorsqu'on la compare à celle que peut procurer la grande presse quotidienne. En outre, la spécialisation littéraire en voie de se constituer relègue rapidement les femmes à ces espaces éditoriaux où certaines d'entre elles ont davantage de pouvoir éditorial, mais aussi moins d'impact dans la sphère publique. Ces quelques années du tournant du xx^e siècle permettent de constater l'importance quantitative de la littérature et des préoccupations littéraires dans les grands quotidiens, mais aussi le peu de ressources « qualitatives » spécialisées dont on dispose, ce qui fait en sorte qu'on laisse les femmes de lettres seules maîtres à bord. Tout éphémère qu'il soit, ce phénomène constitue un chaînon manquant qui marque un jalon significatif dans l'histoire des lettres féminines et qui mérite à ce titre qu'on s'y intéresse davantage.

45. L'appareil critique utilisé est en apparence très limité et les appréciations positives se résument souvent à l'utilisation des adjectifs « joli », « gentil », « charmant », etc. Notons toutefois qu'il est difficile d'évaluer la stratégie discursive à l'œuvre dans ces cas, dans la mesure où l'utilisation de ces adjectifs contraste assez fortement avec la nature des commentaires négatifs, qui sont beaucoup plus précis et plus techniques sur le plan de l'analyse littéraire. L'utilisation de ce type d'adjectifs pourrait donc également s'avérer une marque d'appréciation modeste à l'endroit de textes dont les qualités sont elles-mêmes modestes.